

Badang!

Martin Thibault

Volume 10, Number 3, Winter 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/5959ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (print)

1920-812X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Thibault, M. (1995). Badang! *Brèves littéraires*, 10 (3), 66–69.

MARTIN THIBAULT

Badang !

Je veux entendre une dernière fois le grand orchestre de la cuisine dans la lumière du petit matin.

Je sors assiettes, soucoupes et tasses et je les empile sur le comptoir. Je fais la même chose avec couteaux, fourchettes et cuillers. J'ai même du plaisir à faire grincer le tiroir du poêle en l'ouvrant lentement; un frisson agréable se forme dans le bas du ventre et monte dans la poitrine quand je tire un à un les chaudrons et leurs couvercles en les laissant s'entrechoquer. Je prends une assiette, la mets dans l'armoire à la place des tasses, puis une autre que je laisse tomber par-dessus, une chute d'une couple de centimètres, puis une autre encore... Ensuite, j'empile les tasses en plein centre, sans plus faire attention, et je lance quasiment les soucoupes près des assiettes. Il ne me reste plus qu'à claquer les panneaux de l'armoire et à écouter le son résonner sur les murs et le plafond avant de se frapper le nez contre la porte fermée de la chambre et tomber, en silence, comme une fine poudre à canon sur le plancher de bois.

J'empoigne fourchettes, couteaux et cuillers, je tends les bras vers le plafond et j'ouvre les doigts vis-à-vis du tiroir ouvert. Le bruit clair ressemble à celui du verre cassé... dans ma tête. J'ai les neurones en verre, le système nerveux en soie... la sensibilité trop à vif. Je n'étais pas fait pour les brutes et les affreux. J'étais fait pour l'amour, la tendresse et l'enthousiasme.

Je lance les chaudrons et les couvercles dans le tiroir du poêle et je les brasse avec un poêlon : Badang ! Badang ! Badang ! La grosse caisse du grand orchestre : Badang ! Badang ! Badang ! Comme dans la fosse de l'orchestre à l'Opéra... là où on enterre la musique puis le monde avec : «Vous n'êtes rien, Éric B. Langlois, vous n'êtes rien du tout à côté de Beethoven, ça fait que taisez-vous, on ne veut pas savoir, personne ici, ce que vous avez à dire de cette musique-là, vous ne comprenez rien mais vous voulez la jouer selon ce que vous sentez... On ne vous demande pas de sentir, Monsieur Éric B. Langlois, on vous demande de jouer les notes que vous lisez sur la partition en suivant les indications et ma baguette... Un bon interprète n'a rien à dire de lui-même, c'est la musique sur le papier qui dit tout, ce n'est pas écrit pour rien depuis des siècles. Tout est là ! Que vous voyiez les pattes arrachées de votre toutou de garçonnet maigrichon dans la quarantième mesure, on s'en balance ! Et Beethoven avec ! Contentez-vous de jouer ce qui est écrit... p'tite tête vide !»

C'est curieux, quand tu sors de la chambre, tu ressembles à un animal apeuré... domestique : les yeux ronds, la bouche ouverte, les cheveux en broussaille, le sexe pendant entre les jambes, le gros ventre mou au-dessus... Tu avais cet air ahuri, il y a trois ans, quand je suis revenu de la répétition, tout chamboulé. Je t'avais dit que je laissais tomber l'orchestre et son chef. Une carrière de soliste, voilà ce que je voulais faire, être enfin seul avec la musique, mes émotions, mon imagination et le public. J'attendais que tu m'épaules : «C'est la meilleure chose à faire, Éric.» Mais tu es resté planté là, dans la cuisine, et tu as dit que j'étais fou de quitter l'orchestre : «C'est ton avenir assuré, un salaire régulier de fonctionnaire, en musique, c'est rare.» Tu donnais raison au chef : je me prenais trop au sérieux. En plus, tu as insisté : je ne pouvais pas faire ça au chef ni aux amis ni à ma famille. Tu ne veux peut-être pas t'en rappeler, mais après avoir cru que je n'étais pas assez bon pour réaliser mon rêve de toujours, j'ai joué pour l'orchestre pendant un an, eh oui !, comme tu le voulais, puis j'ai été malade, ça, au moins, tu t'en souviens ? Le mal de dos ? L'eczéma ? La dépression ? Ça te dit quelque chose, non ? Quand j'ai dû arrêter de jouer, tu te demandais ce qui se passait. Un peu plus et tu m'accusais d'avoir menti au médecin pour qu'il me déclare inapte au travail.

Bien sûr, il me restait l'enseignement privé, j'aurais du plaisir à partager mes connaissances. Étant donné que je travaillerais à la maison, je pourrais préparer tous les repas, ce serait simple, pensais-

tu, et moins coûteux que d'aller au restaurant cinq fois par semaine. Et je n'aurais pas à m'acheter de costumes chers pour faire belle impression lors des récitals. Les repas, tu ne doutais pas que je pouvais les faire seul. Et les économies d'argent aussi. Pour tout ça, tu étais convaincu que j'avais le talent. Mais moi, ce que je désirais, tu ne voulais pas te l'avouer.

Tu as l'air de te demander ce que je fais là, assis à la table de la cuisine après avoir fait autant de tapage. Tu marmonnes quelque chose, mais tes mots s'écorchent sur les éclats de verre de mon cerveau. Tu parles pour rien... et tu comprends rien ! Tu regardes dans le tiroir à couteaux ouvert et dans celui du poêle, puis dans l'armoire. La p'tite tête, hein, c'est qui qui l'a, là, la p'tite tête vide ? J'ai à peine changé les assiettes et les couteaux de place, et tu as l'air complètement perdu ! Ça va être beau tout à l'heure quand je vais me lever, me planter devant le miroir et te faire face, puis te cracher dessus les morceaux de mots, tous, les uns après les autres, les morceaux de verre tranchants de ma p'tite tête vide, et que ta gueule de peureux va ressembler à une cible ravagée par les plombs d'un fusil, et que je vais prendre mes valises faites pendant la nuit et sacrer le camp pour toujours !
